



# *Déshuge sur Versailles*



*Anais Geeraert*  
[www.histoire-et-secrets.com](http://www.histoire-et-secrets.com)





**Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT**



# ***Déluge sur Versailles***



**Une nouvelle historique  
d' Anaïs GEERAERT**

ISBN : 978-1-4467-8857-8

## **Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT**

Cet ouvrage est dédié à la mémoire de ma grand-mère qui est restée à mes côtés pendant toute sa rédaction et qui m'a donné la force de l'écrire.

Un grand remerciement à mon compagnon, Guillaume, qui m'a poussée à publier mon travail et qui a toujours cru en moi.

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

\* \* \* \* \*

Les portes du cabinet de Monseigneur le Dauphin s'ouvrirent devant moi. Je pénétrais dans une pièce drapée d'une tapisserie couleur cramoisie. Aux murs, un portrait de Sa Majesté Louis le quatorzième, un autre du feu Grand Dauphin, fils du roi décédé l'année précédente. Le dernier attira davantage mon attention. Il représentait Madame la Dauphine en promenade dans les jardins de Versailles marchant aux côtés de son fils aîné, le jeune duc de Bretagne. J'étais très anxieuse de me retrouver en ces lieux car je savais fort bien en quoi consistait mon rôle : j'étais sur le point de devenir agent secret de la famille royale. Avant d'aller plus loin, il convient que je revienne quelque peu sur la situation : l'an 1712 était à peine entamé. La France connaissait le règne du roi Soleil qui entrait dans sa soixante quatorzième année. Son règne semblait s'éterniser et tout le pays regardait déjà son petit-fils le Dauphin qui allait prochainement fêter ses trente ans. Ce prince avait épousé en 1697 la princesse de Savoie, la douce Marie-Adélaïde qui était rapidement devenue la coqueluche du roi et de son épouse secrète la marquise de Maintenon. C'est dans ce décor de rêve que j'évoluais, moi, Louise Lemoir, comme une fleur fragile qui venait tout juste d'avoir vingt ans. Ma mère était rentrée très jeune au service de Louis XIV en tant qu'espionne ; je devais également suivre cette voie après qu'elle fut emportée par la scarlatine. Aussi loin que veut bien remonter ma mémoire il me semble avoir toujours vécu au château de Versailles et quelques jours à peine après la mort de ma mère, une missive de Sa Majesté, écrite de la royale main -un immense honneur- m'invitait à me présenter dans le cabinet du Dauphin. Je partais donc vers l'inconnu, me demandant bien ce qu'on me demanderait pour ma première mission.

Par chance, ma défunte mère m'avait donné quelques conseils et j'étais, je pense, bien formée. Dans ma tête cependant, les

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

interrogations se multipliaient tout en s'entrechoquant. Dans le cabinet, je pouvais voir une silhouette regarder par la fenêtre : Un jeune homme arborant une longue chevelure noire, le regard perdu dans le vide, les yeux un peu tristes, scrutait l'horizon. On aurait dit que son esprit était comme envoûté par les rayons du soleil qui se noyaient dans les eaux du Grand Canal. J'avancaï vers un petit bureau centré dans la pièce osant à peine respirer, de peur de troubler cet individu. Il s'agissait en réalité du Dauphin que je reconnus lorsqu'il daigna poser les yeux sur moi. C'était, sans mentir, l'un des plus attirants hommes du royaume : ni trop grand, ni trop petit, mince sans être squelettique, de grands yeux bleus, un visage assagi encadré par d'impressionnantes boucles noires ; enfin une allure qui imposait le respect.

Sans dire mot, le prince alla prendre place dans son fauteuil, d'un pas si léger qu'on aurait dit qu'il exécutait quelques pas de danse. Il m'invita, d'un geste de la main, à m'asseoir en face de lui. Je me sentis d'abord observée sous toutes les coutures puis le petit-fils du roi prit enfin la parole :

- Mademoiselle Lemoir n'est ce pas ? Sa Majesté a toujours été fort contente d' Anne-Marie Lemoir, votre feuè mère. Elle avait en cette dame une bien grande confiance et j'espère être autant satisfait par vos services. Si Madame votre mère a fidèlement servi le roi, vous serez quand à vous, attachée à ma personne. Et il est de la plus haute importance que vous commenciez sur l'heure la tâche que je souhaite vous confier. Mais lisez plutôt...

Tout en parlant, le Dauphin s'était levé et avait sorti d'un écritoire une lettre portant le cachet du roi d'Espagne. Depuis l'année 1700, ce monarque était le jeune frère cadet du Dauphin -le duc d'Anjou- qui avait reçu la couronne de son oncle le roi Charles II d'Espagne, mort sans enfant. Anjou régnait sous le nom de Philippe V et avait épousé la sœur de Marie-Adélaïde, Marie-Louise, aimante et timide petite princesse. Les deux frères avaient gardé l'habitude de correspondre régulièrement afin d'entretenir

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

de bonnes relations entre la France et l'Espagne. Pourtant, la missive que je tenais entre mes mains ne traitait d'aucun sujet politique. C'était plutôt ce que j'appellerais une mise en garde : *« Mon frère, prenez garde ! Ici, on murmure que certains français en veulent à votre vie et à celle de Madame la Dauphine.... »*.

Ainsi quelques personnes complotaient contre les héritiers de la couronne. Inutile de dire que je fus des plus consternées en prenant connaissance de la nouvelle. Le Dauphin était aimé de tous et beaucoup le comparaient à Saint-Louis tant il était pieux. Marie-Adélaïde était le rayon de soleil du vieux roi et illuminait la cour de sa jeunesse et de sa joie de vivre. Qui pouvait donc leur en vouloir ? Je ne pus qu'articuler « j'ai lu Monseigneur ».

Le Dauphin reprit alors la parole :

- Vous comprendrez donc l'urgence de vos services. Je souhaite que vous veilliez sur Madame la Dauphine. Vous entrerez chez elle en tant que demoiselle de compagnie pour éviter tout soupçon. Même mon épouse ne devra être au courant de la situation, car personne en ces lieux ne tient à ce qu'elle vive dans la crainte ou qu'elle se fasse du souci pour moi. Je compte également sur vous pour découvrir qui se cache derrière cette affaire.

- Je m'emploierai de mon mieux pour satisfaire les demandes de Votre Altesse.

Légèrement secouée par mon entretien avec le Dauphin, je sortais du cabinet pour suivre un Suisse qui devait me diriger vers mes nouveaux, et provisoires, appartements. Les hommes que l'on nomme ainsi ont pour fonction principale d'ouvrir et fermer les portes, écoutant sans en avoir l'air et capables de vous conter tout ce qui se passe au delà des murs à tel point que je me suis souvent demandée s'ils ne collent pas parfois l'oreille sur les portes pour tenter d'entendre ce qui se déroule de l'autre côté. Par les immenses vitres qui donnaient sur les jardins, je pouvais voir de petites perles d'eau s'accrocher à la fenêtre, il pleuvait. Et je ne

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

pouvais m'empêcher de penser à ce que me disait jadis ma mère : la pluie amène bien des tracas. Alors que je suivais celui qui me conduisait à ma chambre, nous avons croisé un gentilhomme fort bien habillé, entouré d'un petit groupe de personnes appartenant majoritairement à la gente féminine. Arrivé à notre niveau, cet homme sembla m'adresser un léger sourire quelque peu malicieux avant de poursuivre son chemin. Une fois hors de ma vue, le Suisse me glissa :

- C'est le duc d'Orléans ! Un jour, il finira par attraper une couronne, je vous le dis !

Ces mots me secouèrent et je fus parcourue d'un frisson. Ce domestique n'avait pas l'air d'éprouver la moindre gêne en parlant ainsi. Je m'aventurais à lui demander :

- Sur quoi vous fondez vous pour affirmer cela ?

- On voit bien que vous êtes nouvelle ici. Dans les couloirs, il y a des bruits qui circulent sur Monsieur le duc. C'est du genre à avoir beaucoup d'ambition et à viser haut. Et quoi de plus haut qu'une couronne ? Il y en a même qui disent qu'il ne serait pas étranger à la mort du Grand Dauphin, le fils du roi, l'année dernière.

Tout mon corps fut à ce moment victime de picotements. Essayant de paraître la plus calme possible, je questionnais :

- Mais le Grand Dauphin n'est-il pas mort d'une crise d'apoplexie ?

- C'est ce qu'on a dit ! Mais seriez-vous surprise si je vous disais maintenant qu'après la mort du prince, une fumée noire serait sortie de sa bouche et aurait teint sa figure de la couleur du poix. Vous appelez ça comment vous ? Hé oui mademoiselle, c'est du poison ! Et ça ne fait que commencer.

- Et vous pensez que le duc d'Orléans a quelque chose à voir avec cela ?

- Pourquoi pas ! Après tout, si le roi meurt sans descendance, c'est lui qui héritera du trône.

Tout en parlant, nous étions arrivés à destination et ce Suisse m'abandonna bien vite devant une petite porte du deuxième étage

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

du palais. Mes appartements étaient petits, simplement meublés, mais forts confortables. Je commençais alors à faire les cent pas dans la pièce ; les révélations du Suisse se répétaient en boucle dans ma tête et semblaient se cogner contre la paroi de mon crâne : cette histoire assez extraordinaire que m'avait raconté le petit homme ne quittait plus mes pensées. Le duc d'Orléans était le neveu de Louis XIV et l'un des hommes les plus importants du royaume. En 1710, il avait réussi à marier sa fille Élisabeth avec le dernier petit-fils du roi, le duc de Berry. Je devais apprendre par la suite pourquoi la nouvelle duchesse du Berry faisait scandale à la cour. Pour le moment, c'était son père qui occupait mon esprit. Je sentais quelque part que ce prince et la lettre de mise en garde du roi d'Espagne étaient à mettre en relation.

Le lendemain, je devais rencontrer la Dauphine, dans son cabinet, au premier étage du château. Je savais que de la surveiller ne serait pas de tout repos car bien qu'étant fort gentille, Marie-Adélaïde aimait s'amuser et, jouer aux cartes jusqu'à parfois quatre heures du matin était pour elle chose courante. Après avoir traversé plusieurs antichambres, j'entrai dans une pièce fort éclairée et m'avançai vers la princesse, assise devant son miroir et en train d'ajuster sa coiffure. En voyant mon reflet dans la glace, elle se tourna vers moi, me sourit puis se leva et s'élança presque au devant de ma personne en ouvrant les bras :

- Ah ma chère ! Depuis le temps que mon époux me parle de votre venue ! Cela faisait si longtemps que je désirais avoir une amie. A la cour, quand on est une dame de mon rang, tout le monde vous sourit et vous fait la révérence. Mais dès que vous avez tourné le dos, ces commères parlent en mal sur vous. Mais peu m'importe, de toute façon, un jour, je serai leur reine !

Avec Marie-Adélaïde, la vie semblait bien simple. Bien qu'elle ait vingt-six ans, elle paraissait encore bien naïve et se pavanait tout en murmurant à tue-tête qu'elle deviendrait « leur reine ». Alors que nous conversions, un Suisse fit entrer la gouvernante des

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

enfants de France, Mme de Ventadour qui tenait par la main un petit garçon aux yeux bleus et aux boucles blondes. L'enfant marcha d'un pas décidé vers la Dauphine. Celle-ci le prit sur ses genoux, lui déposa un baiser sur sa petite joue rose avant de nous présenter :

- Chère Louise je vous présente le jeune duc de Bretagne, l'arrière-petit-fils de Sa Majesté. Louis, voici Mademoiselle Lemoir, ma demoiselle de compagnie. dit-elle en me montrant du regard à son fils.

Je me levai pour faire ma révérence au petit prince qui à son tour me répondit en s'inclinant bien bas avant d'embrasser sa mère et de repartir, tenant affectueusement la main de sa gouvernante.

- Vous voyez, me dit Marie-Adélaïde avec un air de contentement, l'avenir de la dynastie est assuré. J'ai déjà donné deux héritiers à la France, mes petits ducs de Bretagne et d'Anjou. Le dernier n'a pas encore deux ans et est de santé bien fragile. En revanche, l'aîné que vous venez de voir porte sur ses épaules tous les meilleurs espoirs...

La Dauphine me parla alors de son enfance à Turin, de son bonheur avec son époux, de la mort de son beau-père qui l'avait projetée sur le devant de la scène. Comme je cherchais à placer dans la conversation le nom du duc d'Orléans, ce fut Marie-Adélaïde qui me donna matière à en parler :

- ...vous devez savoir Louise que je suis en froid avec la duchesse de Bourbon, car j'ai soutenu sa sœur la duchesse d'Orléans dans l'affaire du mariage du duc de Berry il y a deux ans. Toutes deux le voulaient pour leur fille aînée et j'ai soutenu la seconde plutôt que la première. J'ai obtenu gain de cause auprès du roi et c'est Mademoiselle d'Orléans qui est devenue duchesse de Berry.

- Élisabeth ?

- C'est cela oui. Aujourd'hui, je dois néanmoins vous avouer que je regrette bien mon choix. Élisabeth est une enfant capricieuse et sans gêne qui est désagréable avec tout le monde, même avec Sa Majesté qui pourtant la traite comme sa propre fille. Le comble,

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

c'est que des rumeurs scandaleuses courent à son sujet. Savez-vous ma chère que certains l'accusent de se livrer à un commerce incestueux avec son père le duc d'Orléans ?

- Le roi laisserait-il cela se produire ? répondis-je, consternée -une fois de plus- par ce que je venais d'entendre.

- Le duc n'a peur ni de la colère du roi, ni de celle de dieu, après avoir pris une profonde respiration, Marie-Adélaïde reprit, il est athée.

Lorsque le dernier son fut sorti de la bouche de la princesse, je pus voir une grimace se former sur ses lèvres. Et pour cause : dans une France catholique, être de religion protestante est presque considéré comme étant un crime. Alors, ne pas croire en notre Seigneur tout puissant !!! Sans compter que le duc d'Orléans semblait s'en vanter. Décidément, le neveu de Louis XIV m'intriguait de plus en plus tant de par les rumeurs qui circulaient à son sujet -dans l'ombre bien entendu- que de par son étrange façon de voir le monde.

Durant les deux jours qui suivirent, je ne lâchais pas la Dauphine de quelques pas depuis la matinée jusqu'à son coucher que précédaient les parties de cartes qui s'éternisaient toujours jusqu'à l'aube. Au matin suivant, le Suisse qui m'avait conduit le premier jour vers mes appartements tambourina à la porte afin de me délivrer un message venant du roi. Celui-ci me mandait en début d'après-dîner dans le cabinet de la marquise de Maintenon chez laquelle il travaillait tous les jours. Un peu anxieuse rien qu'à l'idée de laisser pour un temps Marie-Adélaïde, je sus rapidement -et avec soulagement- que la princesse avait prévu de passer ce temps chez le Dauphin. C'était néanmoins la première fois que j'allais me retrouver seule en face de Louis XIV ; mon cœur commença à battre plus vite qu'à l'habitude lorsque je pénétrais chez la marquise. Sa Majesté était assise dans un fauteuil de velours vert, le nez plongé dans les comptes-rendus de ses ministres. Je tentais de me tenir la plus droite possible bien que

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

mes membres se retrouvaient presque paralysés devant ce monarque qui avait soumis tant de grandes puissances durant son règne. Mme de Maintenon semblait être au courant de ma visite et, détournant ses yeux de son livre de prières, elle m'adressa un léger sourire. Visiblement, le contenu des dossiers monopolisait toute l'attention du roi, lequel ne s'était pas même rendu compte qu'il y avait depuis quelques instants, une troisième personne dans la pièce. La marquise dû se forcer à toussoter un peu pour que Sa Majesté daigne lever la tête et s'aperçoive -enfin- de ma présence. Je me signais dans une profonde révérence avant que le monarque ne s'adresse à moi :

- Depuis que vous êtes au service de Monseigneur le Dauphin, je n'ai point encore eu l'occasion de m'entretenir avec vous, Mademoiselle Lemoir. Me rappelant combien votre feu mère fut une bonne espionne, j'ai tout de suite pensé à sa fille unique pour régler l'affaire de mon petit-fils. Mais dites-moi donc ce que vous avez pu apprendre depuis votre arrivée ?

Ayant pris une grande bouffée d'air, j'entrepris de livrer au roi ce que je savais :

- Sire, c'est pour moi une bien lourde tâche que de devoir vous annoncer que des soupçons se portent sur... le duc d'Orléans.

Je n'osais pourtant guère confier à Sa Majesté les rumeurs d'empoisonnement qui planaient sur la mort de son fils. Après tout, que valait la parole des Suisses, ces gens qui aiment alimenter toutes les rumeurs ? Non décontenancé, Louis XIV déclara :

- Ce serait mentir Mademoiselle, de vous dire que j'apprécie Monsieur le duc. Je déplore qu'il ne se soucie guère de dieu et qu'il s'affiche dans des endroits peu fréquentables pour un gentilhomme. J'aurais néanmoins beaucoup de mal à le croire coupable d'une possible tentative d'assassinat sur les personnes de la Dauphine et du Dauphin. Il n'est pas assez mauvais pour cela. Je remercie Mademoiselle de m'avoir averti de ces soupçons. Agissez comme vous l'entendez mais dans la discrétion.

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

Une assez belle façon pour le roi de dire que mes propos ne tenaient pas debout ! L'entrevue était terminée. En mon instinct, je devais désormais me fier. Après tout, si le roi m'avait crue mais ne voulait admettre la réalité ? Comment accepter qu'un membre de sa propre famille soit un assassin ? Je devais absolument protéger la Dauphine et tout faire pour savoir si oui ou non le duc d'Orléans traînait dans cette sombre affaire de complot.

Après le souper justement, alors que Marie-Adélaïde et la duchesse d'Orléans jouaient aux cartes à n'en plus finir, la chaleur provoquée par les milliers de bougies et par une masse de courtisans me fit suffoquer. Je sentie le besoin de sortir quelques instants sur le parterre du midi, qui faisait face à l'aile centrale du palais, pour prendre l'air frais du soir – bien que l'on fut en plein mois de janvier. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'entendis à quelques pas derrière moi une voix déjà entendue bien qu'elle ne s'adressait point à ma personne lorsque je l'avais perçue... c'était celle du duc d'Orléans :

- Ainsi, la jolie jeune femme que j'ai croisé dans les couloirs il y a quelques jours n'était pas une illusion. Bonsoir Mademoiselle.

Cette fois, ce prince s'adressait à moi et non plus à quelques folles qui le poursuivaient sans cesse. Ne m'attendant pas le moins du monde à rencontrer cet homme ce soir-là, je restais muette et pétrifiée. Tout en me parlant, il avait posé ses mains sur mes épaules ; je sentais son souffle dans mon dos et des perles de sueur qui prenaient vie sur mon front. Il poursuivit un bien beau discours tout en appuyant son menton contre mon cou. Je demeurais incapable de bouger. Enfin, me retournant pour faire face à cet homme sans gêne, les vitres de la Grande Galerie me dévoilèrent que la Dauphine quittait la table de jeux en compagnie de quelques amies. Je parvins ainsi à esquiver le duc en prétextant que ma fonction auprès de Marie-Adélaïde exigeait que je m'en

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

retourne. Il fut quelque peu réticent à retirer la main posée sur l'un de mes bras puis se résigna non sans me glisser à l'oreille « Nous nous reverrons sous peu ma chère ». Cette phrase tomba comme un coup de tonnerre, je sentis mes muscles se crispier et pourtant, je forçais mes jambes à m'emmener le plus rapidement possible hors de la vue de cet homme. Une fois dans mes appartements, je repensais à mon étrange rencontre avec le duc. Ce que le roi m'avait dit dans la journée n'avait fait que confirmer certaines choses sur son neveu : il aimait les femmes. Marie-Adélaïde m'avait même raconté qu'on ne comptait plus ses conquêtes féminines tant il en avait, c'était un beau parleur et un grand séducteur. A n'en point douter, il voulait m'ajouter à sa liste. Quoi ? Devenir sa maîtresse et passer pour une femme sans morale ? Néanmoins, dans mon esprit une lumière s'alluma soudainement : en devenant sa favorite, j'apprendrai bien d'une manière ou d'une autre les projets du duc. Si je cédaï à ses avances, c'était uniquement pour espérer gagner sa confiance et lui soutirer des informations. Malgré cette idée, il était bien dur de m'avouer que pour sauver la Dauphine d'une mort prématurée, j'étais sur le point de vendre mon corps.

Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT



Marie-Adélaïde de Savoie, Dauphine de France

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

Je fus réveillée par la pluie dont les grosses gouttes d'eau terminaient leur course folle en s'abattant violemment sur les vitres de mes fenêtres. Au dehors, un timide soleil qui désespérément, tentait de se frayer un chemin entre les nuages. Après avoir passé une robe de velours vert, je me rendis comme tous les jours désormais, chez la Dauphine et eus l'agréable surprise de la trouver en compagnie de ses fils et du Dauphin. Comme je plongeais dans une révérence, ce fut l'adorable jeune duc de Bretagne qui vint me relever. Il se souvenait parfaitement de moi et insista pour me donner le bras jusqu'à ses parents. Pour la première fois, j'admirais le petit duc d'Anjou qui ne bougeait pas des genoux de Mme de Ventadour et qui présentait une constitution physique bien fragile. Apparaissant de fort petite taille pour son âge avec un corps bien maigrelet, il semblait sujet à toutes les vilaines maladies qui s'attaquent aux enfants. Je me mis à converser avec Marie-Adélaïde qui prit un grand plaisir à me conter comment la veille -alors que je me trouvais dehors- elle avait gagné plusieurs centaines de louis d'or. Le Dauphin, qui nous observait causer sans bouger un sourcil, annonça soudain à son épouse qu'il souhaitait me parler en privé de mes gages et nous passâmes dans la pièce d'à côté. Je me doutais bien que ce n'était nullement pour me parler d'argent que le Dauphin m'avait prise à part. Il sortit de sa poche un morceau de papier froissé, le déplia nerveusement et me le tendit. Je lisais les mots « *mon frère, mes espions espagnols se trouvant en France m'ont conseillé de vous mettre en garde, on dit que la fin des Bourbon n'a jamais été aussi proche* ». La fin des Bourbon ? Je manquais de demander « et le début des Bourbon-Orléans ? ». Lorsque je relevais les yeux sur le prince, celui-ci était des plus pâles. On ne pouvait que constater qu'il était des plus inquiets. Dans un moment de faiblesse, l'héritier de la couronne me prit les mains et supplia :

- Mademoiselle je vous en conjure, veillez sur Adélaïde. Je ne puis que trembler devant de telles nouvelles.

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

Les paroles du Dauphin touchèrent mon cœur au plus haut point. Je voyais bien là que le petit-fils du Roi-Soleil avait pour sa femme la plus grande tendresse et au fond de moi, je me jurais silencieusement de faire tout pour que cette affaire d'assassinat éclate.

Comprenant que le temps pressait, je laissais le duc d'Orléans me courtiser. Ma personne ne répondit pas le jour même aux avances du duc mais je ne comptais pas non plus attendre plus de quelques temps bien que cela m'apparaissait répugnant de me donner à un homme qui aurait pu être mon père et ce bien que Philippe était considéré comme des plus sensuels. Ainsi, à la fin du mois de janvier, j'étais devenue la favorite non officielle car bien discrète de Philippe d'Orléans, neveu de Sa Majesté.

Il était mon premier galant et si ma mère m'avait dit un jour que ma première mission d'espionnage m'aurait conduite dans le lit d'un gentilhomme de la cour, j'aurais eu tôt fait d'épouser le premier garçon passé sous ma fenêtre plutôt que d'avoir à faire cela. Sans mentir, la première nuit fut un enfer pour moi mais je dus faire semblant d'être heureuse. Cependant ce supplice portait ses fruits puisque une fois satisfait, Philippe était toujours beaucoup plus causant. Au début, il était assez méfiant quant à parler de ses petits secrets. Mais bien vite, il me livra bien des choses et certaines d'entre elles avaient le don de me faire rougir car elles concernaient des « exploits » de mon amant qui me faisaient honte.

Le jour, j'étais avec Marie-Adélaïde, craignant toujours pour sa vie, mangeant toujours la même nourriture qu'elle pour être sûre que la princesse ne serait pas empoisonnée par ce que son estomac ingurgitait. Avec le temps, nous étions devenues très proches et bonnes amies. Elle me confiait parfois ses craintes quant à sa future fonction de reine. Je m'étais bien trop attachée à elle et oubliais à certains moments que ma véritable fonction n'était pas d'être demoiselle de compagnie mais espionne de la famille

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

royale. La Dauphine était un peu la sœur que je n'avais jamais eue. Ses enfants me montraient eux aussi beaucoup d'attachement. Lors d'une soirée, Marie-Adélaïde trouva le courage de me parler de son premier fils né en 1704 qui, hélas, était parti rejoindre le royaume de Dieu l'année suivante. La pauvre jeune mère avait fort mal supporté la perte de cet enfant emporté par la maladie et me fit promettre de prendre soin des ducs de Bretagne et d'Anjou si elle devait partir prochainement. Avait-elle été mise au courant des rumeurs d'empoisonnement ? Dans tous les cas, elle ne m'en a pas parlé mais je n'ai pu faire autrement que de lui promettre.

Pour revenir au duc d'Orléans, il commença par me confier tout ce qui se rapportait à sa vie de débauché en se vantant des hôtels bien particuliers -des bordels- qu'il fréquentait avec des amis. Un soir enfin, il me parla d'autre chose que de ses exploits auprès des femmes : en 1700 lorsque le frère du Dauphin était devenu Philippe V d'Espagne, une guerre pour la succession d'Espagne avait éclaté car d'autres grandes puissances voulaient également la couronne. Une fois le petit-fils de Louis XIV installé sur le trône, le duc d'Orléans avait été envoyé en Espagne pour défendre les intérêts du nouveau monarque. Philippe ne se fit pas prier pour me dire qu'il avait reçu à cette occasion des propositions provenant de l'Autriche, le pays ennemi de la France. Bien qu'étant le neveu du roi et l'un des hommes les plus importants du royaume, Philippe ne croulait point sous les charges honorifiques dignes des princes du sang. Les bâtards que Sa Majesté avait eu de ses nombreuses maîtresses s'étaient vu attribuer tout le prestige au détriment du duc d'Orléans. Durant la guerre de succession, tout ce qu'il n'avait pu obtenir du souverain français lui était proposé par l'ennemi. Voici là une belle proposition à ne pas prendre à la légère pour un homme intéressé. Si l'avantage n'avait pas penché du côté de Louis XIV, où serait donc le duc aujourd'hui ? Tout ce que Philippe pouvait me raconter me faisait frémir car je ne pouvais que constater être face à un libertin ambitieux, cherchant partout son profit.

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

Mon amant venait tout juste de passer une chemise que, malgré l'heure tardive, de violents coups martelèrent soudainement les lourdes portes. A ma grande surprise, ce ne fut pas un garde Suisse qui entra pour annoncer un visiteur mais une jeune fille. Un visage trop fardé de rouge, des yeux espiègles, de longs cheveux châtain désordonnés, une expression dédaigneuse et un corps bien fait caché par une toilette de taffetas couleur feu : voilà la belle image qui venait de m'apparaître. Derrière, le pauvre Suisse, s'excusant d'un haussement d'épaules de ne pas avoir pu retenir la divine créature. Avec une démarche des plus familières, la jeune femme marcha rapidement en direction du duc qui ne semblait guère surpris par cette apparition. De ce physique d'ange, s'échappa pourtant un cri digne d'un lion :

- Monsieur mon père, je suis fort contrariée. Si vous ne faites pas revenir à la raison Madame Lucifer, je ne répons plus de rien d'ici quelques instants !

Sans accorder la moindre attention à ma présence dans la chambre, elle poursuivit :

- Madame refuse de me donner ses perles ! Cela fait maintenant une heure que je les lui demande ! Je les veux, je les veux, je les veux ! s'écria la jeune fille, des larmes de colère dans les yeux.

Philippe se leva tranquillement, posa ses mains sur les épaules de la petite sans-gêne et dit :

- Élisabeth, votre gouvernante ne vous a-t-elle pas appris la politesse ? A-t-on jamais vu une princesse entrer de la sorte chez son père sans même saluer ses invités ? Et calmez-vous par pitié, ou bien tout le château risque bientôt d'être réveillé.

Se tournant vers moi - qui tout habillée n'avais pas encore quitté le lit princier - Philippe annonça :

- Louise, je vous présente ma fille aînée, Élisabeth. Ma fille, voici Mademoiselle Lemoir à laquelle je me suis fort attaché depuis quelques temps.

Ainsi c'était donc elle, Élisabeth. Cette princesse dont les courtisans murmuraient qu'elle se trouvait être à la fois la fille et

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

la maîtresse du duc d'Orléans tout en étant l'épouse du petit-fils de Louis XIV. Après avoir incliné la tête en direction de la duchesse du Berry, je hasardais :

- Excusez mon ignorance Philippe mais qui est Madame Lucifer ? Promenant son regard entre sa fille et moi, le duc répondit :

- Mais très chère, il s'agit là de mon épouse ! Celle-ci a si mauvais caractère que dès les premiers mois de mariage, la famille des Orléans l'affubla de ce nom. Élisabeth, pourquoi vouloir à tout prix les perles de votre mère ?

- Mais père, elle n'a plus l'âge de les porter. Et puis ce soir, la Dauphine est arrivée parée d'un collier identique clamant bien haut qu'il venait du roi. Celui de Mère n'est-il pas également un présent de Sa Majesté ? En le portant demain j'aurais la satisfaction de ternir le sourire de Marie-Adélaïde.

- Et bien ma fille, je puis vous promettre que vous porterez les perles de votre mère demain. laissa tomber le duc, visiblement fort fatigué.

Paraissant fort contente de la réponse, Élisabeth s'en retourna après une brève révérence.

Les propos tenus par le duc d'Orléans à l'encontre de son épouse m'avaient troublée. Quoi ? Sur un caprice de sa fille, il allait forcer la duchesse à lui remettre un cadeau du roi ? Et bien oui. Le lendemain, la cour ne parlait que de cela : Philippe avait intimé l'ordre à sa femme de laisser les perles à leur fille. Prise d'une crise d'hystérie, la duchesse avait jeté au visage de son époux le fameux collier avant de demander audience à Louis XIV pour -une fois de plus- se plaindre de son mari.

Ce fut la Dauphine qui me conta l'histoire alors que nous avons profité d'un pâle rayon de soleil pour tenter une promenade dans les jardins. Je trouvais mon amie ravissante et ne pus m'empêcher de lui demander pourquoi cette mine enjouée. Ce à quoi elle répondit malicieusement avec un regard radieux :

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

- J'ai parlé à Louis cette nuit. Lui et moi avons convenu qu'il serait bon de donner à Sa Majesté une arrière-petite-fille !!!

- Seriez-vous grosse Adélaïde ? demandais-je avec une pointe d'affolement qu'elle ne dût point percevoir.

- Je ne sais Louise, seul l'avenir pourra le dire.

Changeant de sujet, je demandais :

- Comment se fait-il que Monsieur le duc soit si dur avec la duchesse d'Orléans ? Ne l'aime-t-il pas ?

Comme surprise par ce que je venais de dire, la Dauphine rétorqua :

- On voit bien que vous ne connaissez point la duchesse. Elle n'est pas la fille légitimée de Sa Majesté pour rien ; Françoise-Marie a un sacré caractère sachez-le ! Cette princesse n'a voulu épouser le neveu du roi que pour le titre et les honneurs que cela apportait. A l'époque, elle chantait « peu m'importe qu'il m'aime, pourvu qu'il m'épouse ». Pourtant, Françoise-Marie comprit par la suite, et bien trop tard, que son époux était un grand séducteur et, chose amusante, qu'à chaque fois qu'elle lui donnait un enfant, l'une de ses maîtresses mettait également au monde un bâtard du duc ! Cela fait des années que la duchesse ne cesse de se plaindre au roi du comportement de son mari. Tous les soirs, il rejoint le lit conjugal après avoir quitté celui de sa favorite ! Sans compter l'étrange attirance que le duc porte à sa fille la duchesse de Berry. Il lui passe tous ses caprices, allant jusqu'à lui donner le pas sur son épouse.

Durant l'après-dîner, le Dauphin me pria de le suivre dans son cabinet. Tout en traversant la Grande Galerie, je m'aperçus que le timide soleil du matin avait cédé la place aux sombres nuages, annonciateurs de temps maussade. Une fois enfermés dans ses appartements, le Dauphin me regarda d'un air autant soucieux que colérique :

- Il paraît Mademoiselle, que vous vous êtes faite favorite du duc d'Orléans. La duchesse de Berry clame partout qu'elle a vu votre

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

petite personne dans la chambre de Monsieur son père hier soir. J'attends des explications de votre part. On vous a engagée pour veiller sur la Dauphine, pas pour remplir le lit du duc !

Tremblante de honte, je parvins à articuler :

- Monseigneur, c'est bien contre mon gré que je me suis mise dans cette situation. C'est que, mes soupçons se portent sur la personne du duc d'Orléans et en devenant sa maîtresse, il me sera plus aisé d'en apprendre davantage sur lui et sur ce qu'il est susceptible de préparer.

Perplexe face à ce que je venais de dire, le Dauphin finit par lâcher :

- Faites comme bon vous semble, tant que cela ne vous fait pas oublier votre fonction de demoiselle de compagnie auprès de mon épouse pour pouvoir assurer sa protection immédiate.

Rassurée par la réaction du Dauphin, je me retirai afin de retrouver Marie-Adélaïde. Celle-ci revenait tout juste d'avoir rendu visite à ses enfants dans l'aile des princes. Une fois installées dans son salon, la princesse m'interrogea :

- Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez intime avec le duc d'Orléans ? Enfin très chère, il pourrait être votre père. Mais ce n'est point à moi de juger de la chose. Je vous conseille néanmoins de ne pas éprouver pour le duc des sentiments trop importants. Ce n'est guère dans ses habitudes de garder une favorite bien longtemps.

Je ne pouvais que feindre d'être réellement attachée à Philippe ; rien ne devait éveiller les soupçons de la Dauphine sur ma véritable identité.

Plus les jours passaient, et plus j'aimais Marie-Adélaïde. Plus que son amie, j'étais devenue sa sœur. La Dauphine en avait laissée une en Savoie lorsqu'elle était venue en France épouser le jeune duc de Bourgogne et rencontrer son destin de future reine de France. La princesse adorée de Louis XIV avait éprouvé une immense joie lorsque, en 1701, la jolie Marie-Louise de Savoie

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

était devenue l'épouse du roi d'Espagne. Les deux sœurs s'écrivaient régulièrement, mais sans presque jamais évoquer la politique de leur pays. A diverses reprises, Marie-Adélaïde m'avait fait partager les lettres de Marie-Louise : elle livrait les cancans de la cour espagnole comme la Dauphine lui envoyait ceux provenant de Versailles. Il arrivait que les deux princesses savoyardes échangent des nouvelles de leurs fils car la reine d'Espagne avait elle aussi donné des arrière-petits-fils à Louis XIV. Tout en rangeant ses papiers, Marie-Adélaïde me confia à propos de sa sœur :

- Elle et moi nous partageons tout ce qui possible de partager même à distance : nos peines, nos joies. Ce qui est drôle, c'est que nous avons une vie identique ; le roi de France nous a offert à chacune l'un de ses petits-fils, nos mariages sont des plus heureux, nous avons toutes deux mis au monde plusieurs fils. Tout comme j'ai eu le chagrin de perdre mon premier enfant, Marie-Louise a mis au monde le petit Philippe-Louis en 1709 qui est décédé la même année. Mais je me réjouis pour elle puisqu'à cette heure, elle est grosse d'un troisième enfant. C'est à qui de la Dauphine de France ou de la reine d'Espagne sera mère en première d'une fille !

Puis, son sourire s'effaça tandis qu'elle se rapprochait de moi. Me prenant les mains, les larmes au bord des yeux, elle dit :

- Hier, je plaisantais avec Louis de choses et d'autres. Et puis, comme je demandais « Mon cœur, si demain je devais mourir, quelle princesse épouserez-vous ? », mon époux répondit tristement mais d'un ton terminé « Madame, si vous deviez disparaître, je vous suivrais dans les huit jours ». C'était si sincère et en même temps si malheureux !

A cela, je ne pus rien répondre. Curieusement, cette question posée en toute inconscience par la Dauphine, était au goût du jour. Cela faisait quelques semaines déjà que j'étais entrée dans mes fonctions au service de Monseigneur le Dauphin et ce dernier m'avait encore fait lire à plusieurs occasions, des missives de mise

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

en garde arrivant d'Espagne. Quant à Sa Majesté, Elle me laissait tranquille dans mon enquête sans jamais m'avoir convoquée depuis notre premier entretien chez la marquise de Maintenon. J'en viens maintenant à ce qui pourrait s'appeler « ma vie amoureuse » : ma personne devait être une exception à la règle du duc d'Orléans car il m'était toujours fidèle et en venait à ne plus pouvoir se passer de moi. Pourtant, Dieu sait que je ne connais rien au sexe masculin. Peut être aimait-il ma jeunesse, ma discrétion... Dans tous les cas, non seulement, Philippe ne livrait aucune information bien utile mais je craignais de me retrouver grosse à m'importe quel moment compte tenu de ses nombreux élans amoureux.

La situation bougea -enfin- au début du mois de février : Philippe décida de m'emmener en son château, au Palais-Royal. En effet, si Versailles est au roi, les Orléans avaient de somptueuses demeures dans Paris. Le Dauphin donna son accord concernant mon départ et on me disait en visite chez une cousine malade. Ainsi, le 2 février, j'arrivai dans ce superbe palais. Tandis que le duc s'entretenait avec ses valets, je m'aventurai derrière le château. Une odeur délicieuse parvint jusqu'à moi, devant mes yeux se tenait un océan de senteurs exquises et de longs tapis de toutes couleurs dont se dégageaient les parfums : les jardins du Palais-Royal. Descendant une des nombreuses allées encadrées de roses magnifiques, j'aperçus une charmante jeune femme toute affairée à tailler les fleurs. En ces lieux, il était difficile de ne pas remarquer certaines espèces de plantes inconnues des jardins de Versailles et dont je n'avais moi-même nulle connaissance. Je me résolus donc à demander à cette probable jardinière d'où provenaient celles-ci. Me regardant avec un large sourire -et ce malgré sa petite bouche- elle déclara :

- Je ne sais trop Madame, mon père leur a donné des noms bien trop savants pour que ma tête puisse les retenir. J'ai ouïe dire que

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

certaines plantes viennent de Russie et même d’Afrique. On prétend que quelques unes ont des vertus miraculeuses.

La jeune femme s’arrêta soudain pour faire la révérence à Philippe qui venait de nous rejoindre. Lui rendant son salut, il m’offrit son bras et m’emmena vers le château. Une fois installés confortablement dans l’un des salons, le duc demanda :

- Comment avez-vous trouvé la jeune femme qui entretient mes plus précieuses fleurs ?

- Fort bien élevée Monsieur. Cependant, pourquoi avoir retiré votre chapeau devant une simple jardinière ? osais-je.

- Ce n’est point là « une simple jardinière », Louise, elle est ma fille.

Entendant ceci, je cru m’étouffer avec la gorgée de vin que je venais de boire. Interdite, je ne pu que répéter :

- Votre.....fille ? Mais elle paraît si...enfin, elle a au moins...

- Vingt-quatre ans oui. Alors qu’Élisabeth n’en a pas encore dix-sept. Je suis devenu père à l’âge de treize ans -avoua Philippe un peu trop fièrement-, sa mère était fille du jardinier de ce palais. La pauvre a fort mal supporté l’accouchement et décéda quelques mois après. Eléonore est demeurée ici et a repris, de son plein gré, la tâche de son grand-père. Quoi de plus normal Louise que de saluer sa fille adorée ? Au moins celle-ci ne pose jamais de question, obéit et ne fait aucun caprice à l’inverse de mes filles légitimes. Eléonore me change d’Élisabeth malgré toute la tendresse que j’ai pour elle.

Tout en écoutant Philippe se plaindre de son épouse et de ses enfants, les paroles d’Eléonore me revenaient à l’esprit. Si c’était son père –que j’ai d’abord cru jardinier et non prince- qui avait donné des noms savants à des fleurs rares et dotées de « vertus miraculeuses », cela voulait donc dire que Philippe démontrait un grand intérêt pour la botanique. Cette affaire de plantes venant de pays si lointains de la France et inconnues à Versailles était-elle à mettre en relation avec le projet d’assassiner la Dauphine ? Pour

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

mijoter un poison, n'a-t-on vraiment besoin que de langues de vipères et de poudres de crapauds ? Ne peut-on pas utiliser des plantes mystérieuses ? Tout se bousculait dans ma tête. D'autant qu'au fil des semaines, bien que le duc d'Orléans ne fût guère un modèle de vertu, je sentais de moins en moins cet homme capable de préméditer un crime. Ne plus savoir où l'on en est, voilà un bien grand tourment ! Malgré les mises en garde de Marie-Adélaïde et de Monseigneur le Dauphin, je commençai à m'attacher à ce prince qui m'avait toujours montré les plus tendres sentiments. Avec qui passais-je donc le temps ? Un assassin ou un homme plein d'ambition et quelque peu étrange ? Le doute s'installait dans mon esprit et je me sentais au bord d'un précipice, seule, sans personne pour me venir en aide.

Le voile de la nuit était tombé sur le Palais-Royal. Seule dans mes appartements, je subissais une véritable torture mentale : le mal être qui m'envahissait lorsque j'étais en présence de Philippe durant les premiers jours avait disparu. Avais-je des sentiments pour lui ? Non, ce n'était pas logique, rien n'était logique. La curieuse mort du Grand Dauphin l'année précédente, les rumeurs semées par le Suisse, les ambitions du duc et de sa fille, la duchesse du Berry, les plantes rares présentes dans les jardins privés de Philippe ? Tout ça n'était pas normal. Épuisée par le trajet et les nouveaux renseignements, je me laissais tomber sur le lit à baldaquin où le sommeil m'envahit rapidement. Contrairement à ce que je m'attendais, à aucun moment de la nuit, Philippe ne poussa les portes de ma chambre, comme c'était dans ses habitudes à Versailles. Je n'en étais point mécontente puisque la fatigue pesait sur moi depuis la veille. « Sans doute était-il autant épuisé que sa maîtresse » me disais-je. En fin de matinée, arrivaient au Palais-Royal la duchesse d'Orléans et sa fille, Élisabeth. Tout en regardant leur carrosse pénétrer dans la cour, je remarquai Eléonore, un panier rempli de fleurs sous le bras, qui s'en revenait au château. Cela m'intriguait car on aurait pu penser que la jeune femme les aurait disposées dans un des vases du

## **Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT**

Grand salon. Or, à aucun moment de la journée ces petites plantes couleur soleil ne purent être aperçues au palais. Sachant que la duchesse d'Orléans souffrait des maîtresses de son époux, je ne me montrais pas aux nouvelles venues. Philippe vint me voir peu avant le dîner pour se plaindre de sa fille légitime qui venait perturber sa tranquillité. Comme il ne restait pas longtemps, je demandais pourquoi il me quittait si vite. Un peu surpris de ma question, le duc répondit tranquillement « C'est que j'ai à faire ici ». N'insistant pas, de peur d'éveiller peut être quelques soupçons, je regardais mon amant se retirer.

**Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT**



Louis, duc de Bourgogne et Dauphin de France

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

Le dîner me fut servi dans ma chambre. C'était une coutume au Palais-Royal : les maîtresses mangeaient seules comme la pauvre duchesse d'Orléans que Philippe n'aimait guère. La non discrète duchesse de Berry partageait d'ordinaire sa table avec son époux, mais ce dernier étant indisposé, était resté au château de Versailles. Curieusement, il semblait que le duc ne prenait jamais le repas du midi. Était-ce parce qu'il « avait à faire » ? Personne ne semblait s'être posé la question. Après dîner, tandis que j'osai me présenter aux appartements de Philippe, de puissants cris se firent entendre derrière les portes que même ces dernières ne parvenaient point à contenir. De la sorte, il fut facile d'entendre ce qui se passait au-delà des murs rien qu'en demeurant dans le vestibule. Il ne se passa pas plus que quelques instants pour que je fusse en mesure de reconnaître les voix du duc et d'Élisabeth :

«...oh mon père je suis à bout ! Si vous ne faites pas quelque chose prestement, je ne répons plus de rien !

- Mais cessez donc de vous agiter de la sorte par le ciel ! Mais enfin que voulez vous de plus ? Être l'épouse d'un petit-fils de France n'était-il pas suffisant ?

- Non mon père ! Quoiqu'on fasse, je suis condamnée à rester la fille d'une bâtarde du roi. Il y a une tache dans mon berceau que même votre royale naissance ne pourra jamais effacer.

- Mais dans ce cas, que voulez-vous donc ? demanda Philippe visiblement exaspéré

- N'est-ce point là l'évidence même ? Je désire une couronne. Seul le titre de reine fera disparaître la trace de bâtardise.

- Songez Élisabeth, que c'est quand même grâce à la Dauphine que vous avez eu le parti le plus prisé de la cour de France, tenta de résonner le duc.

- Ah ! Parlons-en de la Dauphine votre nièce ! Dire que c'est cette petite dinde qui sera bientôt reine. Je la déteste ! Je voudrais qu'elle crève !

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

Entendant ces paroles, un frisson me parcourut et j'avais la plus grande peine à me tenir sur mes jambes. N'avait-on jamais vu une princesse parler de la sorte ! Élisabeth était en train d'outrager sévèrement celle qui était sa cousine, bienfaitrice et future souveraine. J'entendis Philippe répondre à ces offenses :

- Tenez donc votre langue ma fille ! Si l'on était à la cour, vous risqueriez gros.

- Songez quand même que si j'étais reine, vous seriez le père de la reine ! Tous les honneurs que cela apportera à votre personne....

- Je vous prie de cesser et de disposer ! Je sais fort bien ce que j'ai à faire concernant les marques honorifiques et je n'ai point besoin de vous pour les obtenir. Maintenant, j'ai à faire. Sortez !

Je n'eus le temps que de disparaître derrière l'imposant rideau de velours rouge avant que la duchesse de Berry n'apparaisse. Claquant, sans se retourner, la porte de la chambre, elle avançait à grands pas, la chevelure détachée, les yeux rougis, les joues en feu. Je trouvais dès lors plus raisonnable de rejoindre mes appartements que de me confronter à Philippe.

La duchesse d'Orléans, qui se sentait terriblement seule, m'invita au milieu de la journée pour prendre une tasse de chicorée. L'anxiété me gagnait car je trouvais pour le moins curieux que Françoise-Marie demande à passer un moment avec la maîtresse de son époux. La duchesse sembla fort contente de me voir arriver chez elle et se montra très amicale envers moi. Elle avoua aimer la discrétion dont je faisais preuve avant d'aborder ses problèmes personnels :

- J'ai voulu le premier rang à la cour et voyez le résultat : un mari volage et des filles au mauvais caractère, en particulier la première-née qui me donne bien du tracas.

Espérant que la duchesse pourrait me dire où disparaissait Philippe toute la journée lorsqu'il était au Palais-Royal, je me permis :

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

- Monsieur le duc semble fort occupé ici. Savez-vous à quoi il travaille ?

Avec un bien triste regard, Françoise-Marie confia :

- On voit que vous ne connaissez pas le duc, Mademoiselle, il me fait peur. Je ne cherche jamais à savoir ce à quoi il passe son temps, évite de le croiser trop souvent et préfère plier devant ses demandes plutôt que de lui tenir tête.

Je pensais en entendant cela à l'affaire du collier de perles qu'Élisabeth avait exigé. La duchesse poursuivit :

- Durant la guerre de Succession d'Espagne, Philippe a révélé des talents jusque là insoupçonnés, de stratège et de chef d'armée. Il aime à intriguer, à semer le trouble, ne craignant point Dieu car selon lui, le créateur est une pure invention des hommes- elle fit un signe de croix tout en disant cela- et ce n'est pas sans inquiéter le roi. Sa majesté mon père a toujours fermé les yeux sur les débordements de son neveu. Pourtant en 1696, la cour a appris que Philippe frayait avec des sorciers et qu'il était même tenté par la magie noire. Depuis, le roi surveille de près mon époux. J'avais manqué de renverser ma tasse de faïence devant de tels renseignements. N'ayant pas peur de la colère du Tout Puissant, le duc d'Orléans avait fréquenté les sorciers, voulut se lancer dans des pratiques dignes de Satan et avait affublé sa femme du nom de « Madame Lucifer ». Mais qui pouvait affirmer que Philippe avait cessé de voir ceux qui étaient adeptes de sorcellerie ? Françoise-Marie reprit :

- Quant à savoir à quoi mon mari se consacre ici, je sais seulement qu'il s'isole dans l'un de ses cabinets ; il est très savant et a du goût pour la politique, les finances, les arts. Il n'est point impossible qu'il soit en train de peindre ou de composer un opéra, il est très bon dans ces domaines et a eu de grands professeurs ; Philippe parle depuis un certain temps d'un « grand projet ».

Ainsi, la duchesse d'Orléans savait, tout comme moi, que son époux avait quelque chose en tête. En revanche, j'avais l'avantage

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

de pouvoir deviner que ce n'était peut être bien ni tableau, ni opéra. Françoise-Marie m'avait au moins appris certaines choses intéressantes concernant le passé de Philippe.

Le lendemain, 4 février, nous rentrions à Versailles : Philippe et moi dans le premier carrosse, les deux duchesses aux caractères bien différents dans le second. Depuis ce bref séjour au Palais-Royal, non seulement ma méfiance envers mon amant avait monté d'un cran – et ce malgré un moment de doute- mais désormais, je regardais d'un œil inquiet la duchesse de Berry qui n'avait que trop bien démontré son aversion pour la Dauphine. Le soir, alors que les étoiles semblaient s'allumer une à une dans le sombre ciel, nous arrivions devant le château du Roi-Soleil. Impatiente de revoir Marie-Adélaïde, j'accourais vers ses appartements où elle me reçut dans la plus grande joie. Le Dauphin qui s'y trouvait, était soulagé de me revoir et tint immédiatement à m'entretenir en privé :

- Mademoiselle Lemoir, avez-vous appris quelque chose à Paris ? J'ose espérer que ce voyage a été bénéfique pour l'enquête, me dit-il nerveusement.

Tout ce que je savais fut livré au Dauphin, ce que je n'aurais peut être pas dû faire car à la fin de mon récit, le prince arborait un visage blêmi avec une inquiétante expression dramatique. Regardant le sol tout en m'indiquant la porte, il murmura :

- Je vais en toucher un mot au roi.

Le lendemain 5 février, un craquement sur le plancher me fit comprendre que quelqu'un s'approchait de l'entrée de ma chambre. Comme je m'avançais, croyant ouvrir à un Suisse, quelle ne fut pas la surprise quand les portes s'ouvrirent sur la marquise de Maintenon. Le sourire que je lui avais vu quelques semaines auparavant n'était pas au rendez-vous. L'épouse secrète de Louis XIV m'apparaissait nerveuse ; sans prononcer un mot, elle m'agrippa un bras et m'entraîna jusque dans le cabinet du roi où Sa Majesté tenait d'ordinaire ses conseils d'État. Debout devant

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

sa cheminée de marbre, le monarque détourna la tête à mon arrivée. Je m'inclinai et pendant que le roi me rendait mon salut, la marquise prenait place dans un fauteuil, visiblement toute retournée. Le roi s'approcha :

- Mademoiselle, je vous dois des excuses. En effet, le Dauphin m'a averti de certaines choses bien déplaisantes sur le duc d'Orléans. Votre intuition du départ était sans doute la bonne. Mais je sais reconnaître mes torts et les indices dont j'ai pris connaissance donnent toutes les raisons de s'alarmer. C'est pourquoi, il me faut vous mettre dans la confiance d'un secret que peu de gens partagent : moi, Madame de Maintenon, mes proches ministres et dans un court instant votre personne.

« Enfin ! » cria mon cœur au fond de mes entrailles, le roi semblait comprendre ce que j'essayais d'exprimer depuis déjà bien trop longtemps. Baissant d'un ton, Sa Majesté me confia :

- Mon neveu a toujours montré une immense curiosité pour ce qui l'entourait. Passionné par la physique dès son plus jeune âge, il a ensuite fait venir d'Hollande un étrange savant qui avait beaucoup de connaissance en chimie et botanique. Tout cela dérangeait la cour qui vit dans le duc d'Orléans le diable à partir de 1696. A cette date, j'intimais l'ordre à ce dernier de renvoyer cet inconnu et lui arrachais la promesse de ne point tomber dans la sorcellerie. Philippe y consentit mais me supplia de lui permettre l'aménagement d'un de ses cabinets au Palais-Royal pour en faire un laboratoire où il pourrait effectuer des recherches en chimie, domaine qui semblait décidément l'intriguer. J'ai donné mon accord et ma confiance en échange de quoi personne, pas même sa famille, ne devait être mis au courant de cela. Force est de constater aujourd'hui qu'il est fort probable que le duc d'Orléans ait trahi sa promesse et prépare un mauvais coup. Je tiens néanmoins à ne pas faire de scandales, aussi, agissez discrètement.

Sans trop le montrer, je bouillais de l'intérieur : ce cabinet où Philippe s'enfermait n'était autre que son laboratoire dont

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

Françoise-Marie ignorait l'existence. Et qu'y faisait-il de ses journées ? Où donc disparaissaient les plantes qu'Eléonore amenait au château si ce n'était en ce lieu ? Et moi qui revenais justement du Palais-Royal ! J'avais envie de crier mon mécontentement au roi. Il me mettait seulement sur l'heure au courant d'un fait qui m'aurait fait progresser bien plus vite et encore, il désirait masquer un scandale ! Mécontente mais informée, je me rendais chez Marie-Adélaïde avant de l'accompagner au souper de la famille royale. Mon amie était divine ce soir là dans sa robe brodée d'or et d'émeraudes. Elle s'installa à la droite de son époux avant que le duc d'Orléans – comme le voulait le protocole- ne s'assoie à côté de la princesse. J'avais pris place derrière Marie-Adélaïde. Lorsque le dessert arriva sur la table, la Dauphine voulut prendre une poire glacée. Occupée à la servir, je parvins –aussi discrètement qu'à l'habitude- à avaler un morceau du fruit avant de lui mettre sous le nez. Au bout de quelques instants, je me portais –comme toujours après avoir goûté à la nourriture de la Dauphine- comme un charme. En revanche, à la fin du souper, Marie-Adélaïde qui causait avec son époux, ne put se retenir et vint écraser son corps contre la poitrine du Dauphin. Elle se plaignit de frissons tandis que mon propre corps était parcouru par des picotements, non à cause d'un mal, mais face à la faiblesse de la princesse. Philippe, qui se tenait à ses côtés, épongeait le front de sa nièce avec son mouchoir sans montrer la moindre nervosité. Appuyée sur son époux et sur moi, Marie-Adélaïde regagna sa chambre puis, une domestique courut à la recherche d'un médecin. Louis regardait son épouse avec inquiétude tandis que le roi arrivait à son tour. Dans mon esprit, cela ne pouvait être un empoisonnement mais un simple malaise car moi, je n'étais victime d'aucune faiblesse. Tout le monde pensa d'abord à une banale indigestion et on se rassura avec cette probabilité. Me prenant la main, la princesse demanda ma présence à ses côtés pour la nuit. Sa Majesté donna son accord, croyant lui aussi à un mal de ventre. M'assoupissant

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

sur un matelas au pied du lit princier, la voix de Marie-Adélaïde me tira de mon sommeil alors qu'il faisait encore aussi noir qu'il pouvait faire en enfer. La Dauphine se sentait mal de nouveau et sa femme de chambre en avertit de suite le médecin du roi. La princesse était en proie à une forte fièvre, ce qui lui valut une saignée – remède contre tout- au pied. Une fois seule avec moi, Marie-Adélaïde dit tout bas :

- Si ce n'est point là une indigestion, ce mal de tête annoncerait-il une grossesse ? Rappelez-vous Louise, je désirais tant avoir une fille. Il n'est pas exclu que ce soit cela.

Je notais une pointe de contentement dans ses paroles et, me rassurant, songeais également à une telle possibilité. Aux premières lueurs de l'aube, le Dauphin pénétra dans la chambre de son épouse par un escalier qui liait leurs appartements -Louis dormant au rez-de-chaussée et Marie-Adélaïde à l'étage- et s'approcha silencieusement du lit : la princesse dormait. Quelque peu soulagé devant le visage tranquille de sa femme, Monseigneur me demanda comment elle avait passé la nuit. Ses yeux semblaient chercher la réponse sur mon visage, depuis mon menton jusqu'au front. J'entrepris de le rassurer de mon mieux :

-Votre Altesse, la Dauphine m'a avoué cette nuit qu'elle avait bon espoir d'être grosse.

Laissant le couple, je me dirigeais vers mes appartements, espérant pouvoir y dormir un peu. Sur mon chemin, c'était un vacarme comme je n'en avais jamais entendu. Toute la cour cancanait au sujet du malaise dont avait été victime la Dauphine et chacun y allait de son hypothèse, de la simple fatigue à l'empoisonnement. L'empoisonnement ? N'était-ce pas là ce que mon esprit devait privilégier ?

Durant l'après-dîner, Philippe me proposa une promenade dans les jardins afin de me changer les idées. La situation semblait m'échapper : Marie-Adélaïde avait mangé aux côtés du duc avant d'être prise d'un malaise et moi, j'avais pourtant bien goûté au fruit présenté à la princesse et aucune faiblesse ne s'était emparée

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

de moi. Mais force est d'admettre que maintenant, Philippe me faisait plus peur que jamais et je crus que le sol se déroba soudain sous moi lorsque le son de sa voix résonna à mes oreilles :

- Il n'est point là étonnant que Madame la Dauphine se retrouve dans cet état.

- Et pourquoi cela Philippe ? demandais-je, me sentant plus morte que vive

- Parce que la vie que la princesse mène ne peut que l'amener à une extrême fatigue. Elle passe des nuits entières à jouer aux cartes, tient à être levée à dix heures pour la messe et veut participer à tous les ballets. Comment voulez-vous que ma nièce se repose avec ce train de vie ? Cela finira par la tuer comme la Grande Dauphine.

Devant mon air intrigué, le duc poursuivit :

- Évidemment vous n'avez guère connu la belle-fille du roi. Et bien cette pauvre Marie-Christine de Bavière a eu la même vie que notre Adélaïde et elle a fini par mourir de fatigue en 1690 à l'âge de trente ans. Si ma nièce ne se calme pas, elle non plus ne verra pas passer la trentaine.

Philippe semblait résigné tout en m'annonçant peut être le prochain décès de mon amie. Si je ne laissais rien transparaître de mes émotions, intérieurement, mon sang se glaçait devant de telles remarques.

Deux jours s'écoulèrent sans qu'aucun changement ne s'opère chez Marie-Adélaïde. Encore deux nuits que je passais dans sa chambre essayant de la soulager de sa fièvre qui tantôt augmentait ou diminuait, entraînant toujours plus ou moins de saignées dont les médecins raffolaient. Au matin du 8 février, le mal empira brusquement. Outre un mal de tête persistant, la Dauphine se plaignit de violentes douleurs aux tempes. Craignant qu'une maladie contagieuse ne se soit emparée de sa petite-fille, Louis XIV ordonna à son époux de se tenir éloigné de la chambre de la princesse. Ce fut presque en employant la force que l'on parvint à

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

arracher l'héritier du trône au lit de Marie-Adélaïde. La famille royale devait impérativement éviter toute contagion, ne serait-ce que pour le bien de la dynastie. Louis, Dauphin de France avait l'apparence d'un fantôme et ne sortait guère plus de ses appartements. Grâce à l'escalier commun avec la chambre de son épouse, il parvenait à lui rendre de courtes visites dont le roi ignorait tout car désormais, la priorité de Sa Majesté était de préserver la santé de son petit-fils. Mais le fait de ne pas voir la femme qu'il aimait, était-ce bon pour le moral du Dauphin ? C'est pourquoi, je fermis les yeux sur les brèves venues de Monseigneur à Marie-Adélaïde.

Dans la Grande Galerie, les courtisans ne pouvaient pas ignorer la duchesse de Berry qui vociférait contre sa cousine :

- « Je serai leur reine » disait la Dauphine ! Voyez le résultat ! A vouloir faire la reine, cette pauvre princesse s'est rendue malade.

En fin de journée, Françoise-Marie me fit demander pour prendre une tasse de chicorée- encore une !- dans son salon. Étaient également présents le duc et ses filles Élisabeth et Louise-Adélaïde, sa cadette âgée de quatorze ans. Il ne fallut pas longtemps avant que la duchesse Berry ne dise à son père et sa sœur :

- Vous verrez, un jour c'est moi qui dirait « je serai leur reine, je suis leur reine » ! Tout est écrit d'avance : si la Dauphine meurt, son époux ne supportera pas un second mariage et s'enfoncera dans la religion, leurs fils sont encore jeunes et peuvent être sujets à des maladies infantiles, surtout le cadet de santé fragile. Faites le calcul : Charles de Berry est le prochain héritier en liste. S'il monte sur le trône, j'en ferai autant et serai souveraine !

Ainsi, Élisabeth se voyait déjà gravir les marches qui la mèneraient à la couronne de France. Et le duc d'Orléans qui écoutait sa fille cracher son venin en paroles sans bouger un sourcil, sans montrer le moindre signe de nervosité, de satisfaction : il était impassible.

**Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT**



Louis XIV

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

Après cette scène, j'implorais Sa Majesté de me recevoir, indiquant bien au Suisse que c'était de la plus haute importance ; le roi se trouvait chez la marquise de Maintenon. Je voyais le monarque changé, rongé par la tristesse que provoquait en lui la maladie de sa petite-fille.

- Sire, je demande l'autorisation à Votre Majesté de me rendre seule au Palais-Royal.

- Ne pensez-vous pas que votre place est auprès de la Dauphine ?

- Bien sûr Votre Majesté mais il faut que j'aie de toute urgence dans le laboratoire du duc d'Orléans afin de vérifier s'il a quelque chose à voir avec le mal dont souffre la princesse.

- Faites Mademoiselle. Tenez moi au courant de toutes informations mais pas de scandales.

Un scandale ! Voici ce que Louis XIV voulait éviter à tout prix même si pour cela il devait perdre sa si précieuse Adélaïde. Sans perdre un instant, je fis atteler un carrosse et filai à Paris. Sans cesse, je criai au cocher d'aller plus vite. J'arrivai au Palais-Royal avant que le jour ne se lève. Le château n'était habité que par les domestiques de la famille Bourbon-Orléans et la jeune Eléonore. Beaucoup furent surpris de me voir sans le duc et ne savaient trop que faire. Je demandai à parler à la fille illégitime de Philippe le plus rapidement possible et l'on me répondit qu'à son habitude, elle était dans les jardins. M'y précipitant, je trouvais Eléonore dans un parterre de tulipes. Elle fut toute étonnée de ma venue, d'autant que je courais aussi vite que pouvaient me le permettre mes jambes. A sa hauteur je soufflais :

- Eléonore, de grâce, où est la clef du laboratoire ?

- Quel laboratoire Mademoiselle ?

- Ne jouez pas à cela avec moi, je sais que votre père le duc d'Orléans a en ces lieux un laboratoire et que vous y avez accès. Avouez aussi que les plantes que vous rapportez des jardins y terminent leur existence.

Nerveusement, Eléonore fini par lâcher :

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

- Je ne peux rien pour vous Mademoiselle Louise. Le duc ne veut pas que cela se sache et vous semblez déjà en savoir beaucoup plus que tout le monde.

Je décidais d'employer la manière forte pour obtenir des réponses :

- Eléonore, il s'agit d'une question de vie ou de mort. Cela touche de très près la famille royale. Voulez-vous être tenue pour responsable de la mort de Madame la Dauphine ?

Écarquillant ses yeux, la jeune femme demanda :

- Quel est donc le rapport entre les travaux de mon père et la Dauphine ?

Exaspérée, je répondis :

- Il semble que la princesse est victime d'un empoisonnement et il se pourrait fort bien que l'auteur soit le duc d'Orléans !

Comme si Eléonore avait soudainement compris de quoi je parlais depuis quelques instants, elle se mit à pleurer :

- Je ne sais rien de tout cela Mademoiselle, je ne fais qu'obéir aux demandes du duc : je soigne ces étranges fleurs et j'en apporte quand il en a besoin dans son... laboratoire. Il ne me dit rien excepté qu'il travaille à un grand projet. Mon père a énormément de connaissances en chimie et pratique toutes sortes d'expériences qui m'échappent totalement. Il reçoit de temps à autre en secret des visites d'un alchimiste étranger....

- Un hollandais ?

- Mademoiselle le connaît ? demanda Eléonore

Je ne répondis pas. Le roi m'avait assuré que son neveu avait cessé de voir ces savants ; et toutes ces fleurs – dont la plupart devaient aussi venir de Hollande- inconnues de tous sauf de Philippe ? Le duc mentait depuis des années, il avait trahi son roi, sa nièce, toute la famille royale, la cour de France. Mais pourquoi ? Pour permettre à sa fille, cette scandaleuse et cruelle Élisabeth de devenir reine ! Plus de doute là-dessus. Voilà donc le « grand projet » auquel il travaillait depuis tout ce temps : assassiner les prétendants au trône. Pourtant, une question restait

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

en suspens : comment avait-il fait pour empoisonner la Dauphine sans que personne à table ne remarque rien, sans que moi, je sois dans le même état que Marie-Adélaïde ? Eléonore sortit de son corset une petite clef dorée et me précéda dans les appartements du duc. Le laboratoire était situé à l'extrémité du palais : c'était une petite pièce sombre qui baignait dans une atmosphère lugubre. Des plantes, des flacons, de la poudre, de vieux livres poussiéreux, tout était là pour réaliser le philtre voulu. Un petit tas de bagues posé sur une étagère attira mon attention ; Philippe avait souvent l'habitude d'en mettre de semblables avec une pierre -généralement un rubis- d'une forme rectangulaire. L'une de ses bagues était ouverte -oui ouverte- : la pierre était creuse, probablement fausse. D'une main, tremblante, j'en attrapai une autre, cette fois fermée, et l'ouvris : dedans, des cendres. Tout devenait clair : ce n'est pas là des cendres mais du poison. Il avait suffi au duc de passer sa main au dessus de la poire glacée de la Dauphine, sa bague ouverte, laissant s'échapper la mort. Je remarquais également un flacon contenant un liquide violet déposé près de mouchoirs. Le souvenir de Philippe passant sur le front de Marie-Adélaïde un mouchoir identique à ceux qui se trouvaient devant moi me fit chanceler. Le duc n'avait rien laissé au hasard : après la poudre empoisonnée sur le fruit, le mouchoir imbibé d'un liquide pour le moins suspect, encore du poison. Je devais absolument en parler au roi pour qu'il ordonne de préparer un contre poison et d'arrêter le duc d'Orléans. Laisant là une pauvre Eléonore toute recroquevillée dans un coin de la pièce, je détalai vers la cour du château et ordonnai qu'on me ramène à Versailles. Mon carrosse parvint à destination sous une pluie battante alors que les derniers rayons du soleil disparaissaient derrière d'effrayantes masses noires.

Madame de Maintenon fut surprise de me voir revenir si tôt. Elle m'informa, tout en pleurant à chaudes larmes, que depuis ce jour, des plaques étaient apparues sur le corps de la Dauphine.

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

Lorsque le roi entra, j'eus peine à le reconnaître. En si peu de temps, le monarque semblait avoir pris dix ans. Il marmonna :

- Allons Mademoiselle, dites nous ce que vous découvrez au Palais-Royal.

Louis XIV écouta patiemment mon récit tandis que la marquise affichait un air de plus en plus indigné au fur et à mesure que je parlais. Une fois que j'eus terminé, elle demanda :

- Que faire Sire ?

- Il n'y a rien à faire, dit ce dernier d'une voie grave. Le duc d'Orléans est mon neveu unique, l'époux de ma fille et le père de mes petits-enfants. Ceci restera à jamais entre ces murs.

Effarée devant de tels propos, j'objectais :

- Mais Votre Majesté, la Dauphine...

- Est victime d'une maladie et non d'un empoisonnement. Les médecins de la cour ont diagnostiqué la variole aujourd'hui. Maintenant, Mademoiselle Lemoir, je vous prie de me laisser avec Madame de Maintenon. Vous avez fait votre travail, les médecins font désormais le leur.

J'étais effondrée. Ainsi, le roi avait préféré éviter un scandale à la famille royale plutôt que d'arrêter le duc d'Orléans et de tenter la fabrication d'un contrepoison. Et moi qui ne pouvais rien faire, qui laissais mon amie aux mains de soi-disant médecins qui en fait, ne s'y connaissaient qu'en latin. Une vie sacrifiée à la raison d'État, voilà ce qu'était la situation. La vie de sa propre petite-fille et future reine que Sa Majesté disait aimer plus que personne ! Je n'en revenais pas. Le coupable était trouvé, toutes les preuves contre lui et cependant, il gagnait la partie et une innocente allait mourir.

Le 10 février, les dites marques de la variole avaient disparu comme par enchantement. Les médecins se félicitèrent, clamant que les nombreuses saignées affligées à la Dauphine avaient fait un miracle. Malheureusement, avant la fin de la journée, Marie-

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

Adélaïde se mit à cracher du sang en quantité importante. Face à ce nouveau mal, les savants conseillèrent des gouttes d'opium. La fièvre persistait et il arrivait que la princesse se mette à délirer un moment. Le roi pleurait en silence, enfermé dans la chambre de Madame de Maintenon. Le pauvre Dauphin était fou de chagrin tandis que je restais auprès de mon amie qui agonisait. Les Orléans, surtout Philippe, se tenaient à l'écart dans leur appartements excepté Élisabeth qui se pavanait telle une reine dans tout le château. Son époux, le duc de Berry, était horrifié – comme beaucoup de monde- du comportement de sa femme. Il prenait régulièrement des nouvelles de sa belle-sœur et réconfortait son frère aîné.

Le 11 février, Marie-Adélaïde ne reconnaissait plus personne à l'exception de son époux et moi. La marquise de Maintenon conseilla au roi de faire donner l'extrême onction à la malheureuse tandis que toute la cour s'apprêtait à prendre le deuil de la princesse. Bien qu'anéantie, j'essayais de sourire à la Dauphine qui pourtant, devait savoir au fond d'elle-même que la mort se rapprochait. Au beau milieu de la nuit, Louis vint, comme à son habitude, pour tenir compagnie à sa femme, ce qui me permettait de dormir un peu bien que j'entendis le Dauphin sangloter un long moment.

De petits coups répétés sur les fenêtres me tirèrent de mon sommeil. Un jour timide se levait sur Versailles, tentant de percer à travers les nuages. J'entendais le vent se prendre dans les branches des arbres qui dominaient les jardins. Le ciel semblait se déchirer : il pleuvait à grosses gouttes. A genoux au pied du lit imposant, le Dauphin s'était endormi, la main de Marie-Adélaïde dans la sienne. Me rapprochant en faisant le moins de bruit possible, je m'avançais, pour tirer les gigantesques rideaux de la chambre. Le prince avait son visage enfoui dans la couverture à fleurs de lys. La princesse, la tête légèrement penchée à droite vers son époux, avait les yeux ouverts et regardait Louis tendrement, un petit sourire aux lèvres. Le Dauphin remua au son

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

de mes pas et posa son regard sur son épouse. Instinctivement, il lui rendit son triste sourire avant de se rendre subitement compte que la princesse demeurait inerte et qu'elle pénétrait ses yeux sans même le voir : elle était morte. La Dauphine ne verra plus jamais ; sa main désormais glacée et pâle était toujours crispée sur celle de Louis. Tandis que silencieusement, je sentais un filet d'eau jaillir de mes yeux, le Dauphin s'effondra sur sa femme en jetant des cris. Marie-Adélaïde était décédée dans la nuit en contemplant son époux assoupi. A ce moment là, la pluie redoubla comme jamais. Le ciel semblait pleurer la mort de celle qui aurait dû être la prochaine reine de France.

La famille royale ne put se recueillir sur le corps de la Dauphine, l'étiquette imposant au roi de ne pas rester là où il y avait un mort. Louis XIV et ses proches partirent cacher leur chagrin au château de Marly. On dû arracher le petit-fils du roi du lit de son épouse, le pauvre qui se débattait en hurlant « Adélaïde ». Quant à moi, je restais enfermée avec le corps de mon amie pour le veiller.

Je bouillais de colère contre le roi qui n'avait rien fait pour éviter la catastrophe, contre Philippe d'Orléans qui avait assassiné la si gentille Adélaïde, enfin, contre le monde entier qui était décidément bien injuste.

Et pourtant, les malheurs ne faisaient que commencer. En effet, je ne devais plus revoir le Dauphin. Parti pour Marly, il était devenu aux dires des témoins, aussi blême qu'un cadavre. Le 13 février, les médecins lui trouvèrent le pouls bien faible ; le 15, Louis qui n'était plus qu'une ombre errante, dut s'aliter. Son corps se couvrit bientôt de taches violettes et de boutons rougeâtres, les mêmes que ceux de la Dauphine. Il reçut les derniers sacrements le 17 et mourut le lendemain matin. Curieusement, celui qui avait dit à Marie-Adélaïde qu'il la suivrait dans les huit jours dans la mort tint sa promesse. Écrasé de douleur et trop amoureux de sa femme, Louis n'avait pas supporté la disparition de sa bien-aimée. Une fois de plus, le vieux monarque attribua ce nouveau décès à la variole dont justement une épidémie avait été déclarée en Île-de-

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

France, ayant déjà emportée plusieurs centaines de vies. Pour ma part, je n’y croyais qu’à moitié car il me semblait bien que le Dauphin s’était laissé mourir de chagrin, la maladie -ou un poison- l’ayant achevé. La famille du roi revint à Versailles où la rumeur d’un double empoisonnement commençait à courir. Louis XIV imposa la thèse de l’épidémie. De plus en plus de monde se tournait désormais vers le duc d’Orléans et ses enfants. La cour comptait désormais deux petits princes orphelins, les ducs de Bretagne- cinq ans- et d’Anjou –deux ans. Après la mort du petit-fils du roi, le titre de Dauphin revenait à l’aîné de ses arrière petits-fils autrement dit le duc de Bretagne. L’enfant pleurait toute la journée en demandant où étaient ses parents. Il comprit la situation lorsque sa gouvernante, Madame de Ventadour, l’appela « mon petit Dauphin ». Ravalant ses sanglots, le petit garçon implora :

- Ne me donnez pas ce nom là, il est trop triste.

Je rendais au nouvel héritier du trône de fréquentes visites aux cours desquelles il me suppliait sans cesse de lui parler de sa mère. Sans remarquer que ses demandes me mettaient les larmes aux yeux, le petit prince grimpait sur mes genoux et tendait l’oreille. Le seul souvenir qu’il gardait de ses parents était un minuscule chien, son cadeau d’anniversaire duquel il ne supportait pas d’être séparé.

Beaucoup pensaient alors que la situation ne pouvait être pire mais malheureusement, le mal continua ses ravages telle une fatalité : le 27 février les enfants de Marie-Adélaïde montrèrent tous deux des signes de faiblesses. Il faut dire que depuis le trépas du couple, Louis XIV et une grande partie des courtisans s’étaient réfugiés dans la plus profonde piété, priant Dieu du matin au soir, sans trop se préoccuper des petits garçons. Seule Madame de Ventadour et moi restions en permanence auprès d’eux. Devant le nouveau drame, le duc d’Orléans –qui s’étonnait un peu de ma distance envers lui depuis la mort de la Dauphine- proposa ses médecins pour soigner les malades. Et le souverain, complètement anéanti,

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

ne réagit pas devant la proposition de son neveu, laissant faire autour de lui. Les savants s'acharnèrent d'abord sur le nouveau Dauphin, n'hésitant pas à saigner l'enfant à plusieurs reprises et ce, malgré son si jeune âge. Ils lui administrèrent également de l'émétique, destiné à le faire vomir. Ce traitement, auquel un adulte aurait eu du mal à résister, acheva l'héritier du trône le 8 mars. A l'annonce de la mort de l'enfant, Louis XIV ne dit mot. Après la perte de sa chère Adélaïde, plus rien ne semblait pouvoir l'atteindre.

Les médecins avaient tué le prince, celui qui suivait son feu père sur la liste de la succession à la couronne de France. Le prochain était le jeune duc d'Anjou- nouveau Dauphin-. Certains murmuraient désormais que ce titre portait malheur. Refusant d'abandonner ce petit être aux bourreaux de son frère aîné, Madame de Ventadour et moi refusions dès lors de quitter celui qu'on venait juste de baptiser Louis -comme son père, grand-père et arrière grand-père- et de le livrer à la science. Il était hors de question qu'il meurt. J'avais promis à sa mère de m'occuper de ses enfants. Les médecins avaient fait succomber le premier et je devais tout faire pour leur soustraire le second. Ainsi, le Dauphin fut confiné dans mes appartements où seule pénétrait sa gouvernante, celle qu'il appelait « maman ». Nous l'avons soigné en le tenant bien au chaud avec des biscuits et un peu de vin. Au bout de quelques jours, notre prince allait beaucoup mieux. Mais Louis conservait une santé fragile et bien qu'il eut été déclaré hors de danger, personne ne paraissait convaincu qu'il puisse dépasser le stade de la petite enfance, pas même le roi. Mais nous avons réussi à le sauver d'une mort certaine.

J'avais rempli ma mission mais cela n'avait pu suffire pour empêcher la disparition de Marie-Adélaïde. Seul Louis XIV aurait pu agir et pourtant il n'avait pas bougé. J'avoue ne jamais avoir compris comment l'on peut regarder mourir quelqu'un qu'on

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

aime quand on a le pouvoir de l'éviter parce que la raison d'État, le souci du scandale, valent bien ce sacrifice. Officiellement, Marie-Adélaïde, son époux et leur fils sont morts de la variole qui sévissait dans le royaume. Il est tout de même étrange que seuls les descendants du roi furent victimes de la maladie. Personne d'autre à Versailles n'attrapa la variole. La réalité fut cachée. Il ne fut jamais révélé que la Dauphine fut empoisonnée ; le petit-fils du roi, mort de chagrin et le duc de Bretagne assassiné par des médecins qui s'apprêtaient à envoyer son frère cadet au tombeau.

Après toutes ces morts, le roi se tourna vers son dernier petit-fils, le duc de Berry en lui disant « il ne me reste que vous », étant sûr que le petit Dauphin Louis ne vivrait guère longtemps puisqu'il était éternellement enrhumé et frileux. Philippe V d'Espagne ayant renoncé au trône de France, le futur roi devait sans doute être l'époux de la fille du duc d'Orléans, Élisabeth. Il sembla néanmoins que la famille des Bourbons était maudite : la duchesse du Berry ne devait jamais être reine de France. En mai 1714, Charles, son mari, se tua dans un accident de chasse sans laisser d'enfants. Le rêve d'Élisabeth s'évanouit pour tout de bon et qui sait, c'était peut être justice. En revanche, Louis XIV fut affolé par la mort de son troisième petit-fils. Prenant le petit Dauphin dans ses bras, il murmura un jour « voilà tout ce qui me reste de ma famille ». Je n'étais de cela pas peu fière car le Dauphin vivait toujours -malgré tous les paris faits concernant le temps qu'il lui restait à passer sur terre- et affichait une santé de plus en plus robuste. Une fois veuve, Élisabeth sombra dans la boisson, ne vivant plus que pour cela. C'était moins la perte d'un époux que celle du trône qui lui causait son chagrin. Elle mourut en 1719, elle n'avait que vingt-trois ans. Il sembla également que la reine d'Espagne ait suivi la même destinée que sa chère sœur Marie-Adélaïde : Marie-Louise mourut à vingt-six ans -en février 1714- à cause d'une vie trop perturbée

## Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT

par la guerre de Succession d'Espagne. Comme son aînée, elle fût victime de la politique. L'épouse de Philippe V laissait un roi inconsolable et plusieurs fils. Elle n'avait jamais eu de fille.

Cela fait aujourd'hui dix années que mon amie est décédée. Moins de neuf mois après son trépas, j'étais mère d'une fillette, baptisée Adélaïde en hommage à la Dauphine ; le père était le duc d'Orléans. Depuis notre promenade dans les jardins de Versailles, je ne l'avais plus vu en particulier jusqu'à mon départ de la cour et il ne semblait pas en être chagriné. Cessant mes fonctions à la cour, je partis à Paris où j'accouchais. Le duc d'Orléans fut prévenu qu'il était père une nouvelle fois, vint me visiter et fit donner une pension pour élever notre fille. Avait-il su qui j'étais réellement ? Je ne sais. En tout cas, nous avons cessé d'être intimes pour de bon et seule la petite Adélaïde nous lie encore.

Le déluge qui s'était abattu sur la famille de Louis XIV et qui a emporté bien trop de vies a miraculeusement épargné le dernier descendant du roi Soleil. J'ai craint pourtant car après le décès du duc de Berry, si le Dauphin venait à disparaître, la couronne revenait à Philippe d'Orléans. Le ciel qui gronda au dessus de nous durant plusieurs années, envoyant ses anges de la mort se déchaîner sur la famille royale, s'est soudain calmé, nous laissant pour seul rescapé de la tempête, notre cher petit Dauphin.

Le 1er septembre 1715, Louis XIV le Grand s'en est allé à Dieu à huit heures du matin. Son arrière petit-fils, Louis de France, cinq ans, est monté sur le trône contre toute attente. Le duc d'Orléans n'est pas roi et cependant, il est maintenant Régent, Louis XV étant trop jeune pour gouverner. Ainsi, un royal bébé avait réussi à se maintenir entre lui et le trône.

Je rends toujours au petit roi quelques visites, aussi souvent que possible. A chaque fois, ce sont mes souvenirs de sa mère, de son père et même ceux de son frère, que je lui conte. Le pauvre enfant, trop jeune à l'époque, les a oubliés. Il ne montre aucune confiance envers son oncle le Régent, lui préférant la famille illégitime de son arrière grand-père.

## **Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT**

Notre roi a à ce jour douze ans et insiste pour que je lui amène de temps à autre ma petite Adélaïde qui me rappelle tant sa mère. Sa mère qui est partie un jour de pluie. Aujourd'hui, justement, le ciel pleure, me rappelant cette princesse et annonçant peut-être un nouveau déluge...

## **Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT**

## *Épilogue*

Ce roman historique est inspiré de faits réels qui se sont déroulés à la fin du règne de Louis XIV. Tous les personnages à l'exception de l'héroïne Louise Lemoir, de sa mère Anne-Marie Lemoir et d'Eléonore, ont bien existé.

Lorsqu'en 1712, la Dauphine Marie-Adélaïde de Savoie, le Dauphin Louis et leur fils aîné le duc de Bretagne furent frappés par la maladie, des rumeurs d'empoisonnement circulèrent rapidement. On soupçonna très vite le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV car la disparition des héritiers du roi lui était bénéfique : si le dernier de ses petit-fils, le duc de Berry, était monté sur le trône, la fille du prince d'Orléans, Elisabeth serait devenue reine de France. Elisabeth était la fille préférée du futur Régent et elle débordait d'ambition. A plusieurs reprises à la cour, elle osa manquer de respect à la dauphine qui la précédait dans l'ordre hiérarchique mis en place par l'étiquette.

Dans l'ordre de la succession, Philippe d'Orléans suivait le duc de Berry. La mort de ce dernier en 1714, si elle privait Elisabeth de la couronne, rapprochait encore le prince du trône de France.

Les rumeurs d'empoisonnement prirent une telle ampleur que, voulant prouver son innocence, le duc d'Orléans proposa de se rendre lui-même à la Bastille dans l'attente d'un procès. Louis XIV s'y opposa fermement, assurant tout le monde qu'il était convaincu de la bonne foi et de la non culpabilité de son neveu.

Philippe d'Orléans était le coupable idéal car ce prince avait bien une passion pour la chimie, possédait un laboratoire au Palais-Royal et avait été en relation avec des savants hollandais.

Si le personnage d'Eléonore est imaginaire, Philippe d'Orléans fut bien père à l'âge de treize ans après avoir mis enceinte la fille de la concierge du Palais-Royal. Nous ne possédons aucune information sur cet enfant.

**Déluge sur Versailles – Anaïs GEERAERT**

# ***Déluge sur Versailles***

**Auteur : Anaïs GEERAERT**

Ce livre est édité par son auteur

Illustrations, Mise en Page : G. PICHON

Sources iconographiques :

Couverture :

De gauche à droite :

- Louis de France, duc de Bourgogne, Dauphin en 1711 par Vivien Joseph
- Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, Dauphine en 1711, par Jean-Baptiste Santerre
- Philippe duc d'Orléans, Régent de France en 1715 par Jean-Baptiste Santerre
  - Louis XIV par Pierre Mignard

En médaillon :

Marie-Madeleine de La Roche, épouse de Jean-Marc Nattier, par Jean-Marc Nattier

Images intérieures :

- Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, Dauphine en 1711, par J.Crespy
- Louis de France, duc de Bourgogne, Dauphin en 1711 par Gérard Edelinck et Jean Hellart
- Louis XIV par Peter-Louis Van Schuppen

Retrouvez le site internet de l'Auteur

[www.histoire-et-secrets.com](http://www.histoire-et-secrets.com)

© Anaïs Geeraert - Janvier 2008

ISBN : 978-1-4467-8857-8